

Préface aux Œuvres complètes

Tout est si peu contemporain dans ces trois mots. Un pluriel, une œuvre (certains parlent de « travail ») — une complétude.

Cela me convient assez.

Tout a commencé...

Tout aurait commencé...

La poésie, probablement.

La lecture d'un texte, très jeune homme, à l'Institut Catholique, à un ami d'alors, qui m'impressionnait et dont le jugement m'importait.

Il aima.

Je ne suivis plus les cours.

J'écrivis.

C'était fini.

Plusieurs récits me reviennent. L'ami d'alors me demanda un de ces textes, le relia et le mit, à l'honneur, dans sa vénérable bibliothèque. Entre Montherlant et Proust, à dix-huit ans. L'Académie, à vingt ? Mais je voulais plus, encore : une épouse, des enfants, une vie régulière afin d'écrire en patriarce. Cela me fut donné, repris, compté. Tous les protagonistes sont morts ou disparus ; me restent les livres de ma vie.

Ici-bas, d'abord, remarqué par un romancier connu.

Qu'aima-t-il : le récit ou son auteur ? Marié et père d'un fils, je le déçus. Mais le livre fut publié. Divinatoire, il annonçait tous les tumultes des vingt ans à venir. Il demeure le favori de certain lecteur fanatique.

J'habitais alors une immense maison de quarante-deux pièces, dans un parc, près de la mer, dans le nord de la France, face à l'Angleterre.

Des enfants naquirent.

Un jour, des amis me mirent au défi : « Saurais-tu écrire juste en observant d'une de tes cent fenêtres ? »

Le premier « vrai roman », *Une année à Berck*, fut publié par un petit éditeur et « France-Culture » vint, un jour, avec ses camions, enregistrer une émission chez moi. Mais je rêvais d'avoir des ennuis, de retirer, à ce mot, son singulier.

Contre-courant, par son sujet interdit, et qui le reste, tant la Culture de Mort surplombe ce qui demeure de la modernité, fut refusé par tous les éditeurs avec haine. Cela m'encouragea beaucoup et me procura une grande jubilation.

Je récidivais avec *Le Masculin l'emporte* qui connut une même malédiction. Alors, le naufrage de celle que j'avais épousée et rendue mère, commença avant que je ne devinsse veuf, ultérieurement.

Il était temps d'écrire quelque chose de « possible », de « paisible », de publiable. *Déluges* — histoire d'une jeune fille vivant dans un corps de vieille dame — conçu au pire moment de ma vie familiale. Il obtint le prix « Renaissance du Roman ».

Entre-temps, le havre du bord de mer fut incendié criminellement et ma bibliothèque périt dans les flammes. Elle fut vengée.

La poésie, toujours, revint, avec maintes publications, dans des recueils et revues.

Récit d'un amour si étrange, après un coma et une invitation dédaignée du tombeau, *L'Autre joug* acheva de me classer parmi les auteurs scandaleux, interlopes, et ruina ma réputation de père de famille. Cela n'était pas encore assez et *Votre père* parut, lettre ouverte à des enfants évidés, connut même une adaptation scénique.

Le théâtre, justement.

Un ami *moliérisé* m'exhorta à m'y consacrer. *Divorcer tue*, *Parloir*, *La Nuit dernière*, *Jonas*, *L'Entrevue de Badajoz*, etc. furent montés, joués, diffusés à la radio, repris. Une douzaine de pièces figurent dans le recueil théâtral.

Puis, le roman revint. *Le Monde renversé*, sur le drame de l'écrivain obsédé par l'observation et l'échec de toute relation, si proche du tueur en série, livre qui ressembla tant *in fine* à un « polar » littéraire, cédé au genre et rassemblant neuf histoires courtes — avec notamment un inspecteur à demi fou, haïssant son métier avec passion — d'où le premier titre *Crimes réservés* ; cet inspecteur ne se consacrait qu'aux criminels raffinés — dans *Mes crimes*.

Puis le temps du souvenir et des aveux ; voyez *Mémoires d'un imaginaire*.

La littérature, « tout le reste n'est que... », comme la relèguent les sots, me tient lieu de famille, de maîtresse, de bourreau et d'amour de la vie. Mon intelligence n'est pas artificielle et l'on me traduit non sans péril.

Mon encrier est un cratère et j'écris par ce qui brûle, sinon silence. Je ne souris jamais sur les photographies.

Ou alors, c'est un autre.

Ici-bas

Notice

Ici-bas est l'un de mes premiers romans publiés.

Peinture d'un univers, entre imaginaire et cauchemar clairvoyant sur fond de nos provinces du nord.

Plage interminable, dans un tête-à-tête tragique d'un homme et d'une femme qui s'aiment tout en se cachant l'un à l'autre, ce roman-récit, aux contours tantôt précis, tantôt flous, annonce les œuvres futures, y compris les « polars » policiers ; il convoque la poésie et les dialogues du théâtre à venir.

Ici-bas a été remarqué par Michel Tournier : « Vous êtes un écrivain. Vous pénétrez la forêt vierge. »

J'avais saisi ma machette et je m'étais englouti dans mon Amazonie intime.

L'assassin qui voudrait trouver ma chambre devrait tourner plus de trente poignées avant de me pouvoir tuer.

Toute la pièce est loin d'un centre, inaccessible au gravissement conjugal de l'escalier du désir : la fenêtre au balcon n'est qu'un débarras, celle, toujours éclairée, la salle de bains de mon épouse, l'œil de beauf, mon bureau, si j'étais laborieux, car, de près l'œil est crevé, et la vitre, cassée. Mais au fond d'un couloir sombre, sous la pente d'un toit, dans lequel personne ne passe, se dresse mon lit, sans table de nuit, sans armoire, sans fioles.

C'est un lit pour dormir ; jamais il ne me donna plus, mais jamais n'invita l'insomnie. Cette cellule, plus litière que chambre, brille d'une lumière verte, comme d'un soleil de pluie, zébrée, l'été, à l'heure de la sieste, des barreaux de persienne me découpant en dix morceaux, sans aucune douleur. Ma femme n'y vient jamais, l'ami, pas davantage ; une pauvre vieille change les draps tous les jours, comme je le lui demande.

C'est un endroit purifié de tout bruit du dehors : ni train lointain, ni vagues déferlantes, ni angélus, ni gémissements, ni cris de joie, ni chute d'avion ; une prairie sans bêtes jouxte un

pré abandonné, à l'infini, ou presque, qui doit tout de même buter sur le hoquet d'un haut-parleur.

Étrangement, il dut n'y avoir aucun combat dans l'Histoire, aucun enterré, ni même un passage d'homme à cheval, on dut même construire ma maison le dos à ce que je vois de ma chambre.

C'est dire combien je ne suis pas certain de la réalité tranquille de cette pâture verte, où rien ne pousse plus ou moins, d'une saison à l'autre. J'ai pris une vieille pour faire mon lit, qui ne chante pas, mais pleure un fils mort depuis longtemps, c'est-à-dire en silence.

Pour que ma femme ignore la fringale, et ne s'en aille fureter, je me soumetts à l'Acte quand cela la dérange le plus : pendant la pesée des fruits, le quart d'heure catholique, et surtout pendant La semaine.

(« Ma possession du Saint-Sang »).

Nous n'avons jamais dormi ensemble depuis notre nuit de noces. Mon lit est un petit lit de fer, trop grand pour un adulte, sorte d'instrument de torture pour cœurs purs. Le lit d'Andrée Hacquebaut. Il y a de vrais draps blancs, et une couverture grise, un vrai lit à la française, à faire en se baissant, pas un édredon à l'allemande.

Tard le soir, j'arrive tout habillé pour la nuit, et je le quitte tel quel.

Le jour, je m'y couche deux heures.

On comprendra que je ne fais rien, rien du tout.

Le matin, après un petit déjeuner léger, je gronde les membres de la maisonnée : mon épouse, mon père, qui, âgé, vit avec nous, la vieille décente de lit, déjà mentionnée, et le jeune valet trop beau, que je chasse de mes siestes, les paupières mi-closes.

Après, épuisé, je dîne, cassant la vaisselle s'il manque un œil à mes perdrix, ou si le vin me grise, puis je bats un peu ma femme, toujours exaspérante. Repus, je dors un moment.

Enfin, vient l'heure des malades : on m'enfile mon lourd pardessus noir, on me brosse, je pose mon chapeau, et je vais rendre visite à des infirmes, dans les hôpitaux de la plage.

Après, je communique, et rentre à la maison.

Sur le piano, je trouve souvent une lettre de mon épouse, d'adieu.

Mais elle revient toujours : J'entends sa grosse auto, dont la portière claque, vers minuit, et, souriant, je me retourne dans mon petit lit, songeant que je pourrai, demain, légitimement, la battre plus fort.

Que l'on songe qu'elle revient parce qu'il n'y a pas de solution : elle m'aime, est riche, et ne rentre que parce que je suis seul, puissant, pauvre et démuné. Je crois qu'elle pourrait essayer l'intellectualisme, la dureté et la haine, mais elle les sait intuitivement, et gagne plusieurs décennies pour en revenir au même. Le soir, nous soupçons séparément, puis nous allumons le vivier, et regardons les vilaines bêtes faire du bruit contre la glace, avant de les renvoyer à leur nuit.

Parfois, nous écrivons quelques lettres, assis à un bout chacun de la table, moi d'amitié, elle d'affaires, car je lui interdis toute amitié, surtout féminine, qui sape, par la séduction et la critique, l'autorité du mâle dans sa caverne.

Vient l'heure du chaste baiser, puis, je le crois, la lecture de quelque roman d'amour en chemise de nuit fermée, pour moi, le sommeil reposant de la petite brute que je suis, satisfait, arrogant, protégé, ivre de sa présence au monde.

Cette nuit-là fut toute pareille aux autres. Dans le demi-sommeil, j'entendais couler la pluie, ce qui me réjouit toujours : pas d'enfants sur les stades, d'amoureux sur le pré, de

photographies lumineuses, et de Nord surprenant. Protégé par ces voiles d'eau, surchapeauté d'un parapluie, pas un ne verrait la grimace de mon visage, pas un ne me saluerait, peut-être pourrais-je aller d'une rue à l'autre, sans rencontrer quiconque, arpentant la plage, choisissant entre l'odeur de sel de mer et l'éther de la mort. O grande pelisse dégoulinante, que tu serais moi-même ! J'espère dans chaque pluie le début du déluge.

Mais, étrange sensation, je sentis mon cœur battre : avais-je couru en rêve ? Mourrais-je en cet instant d'un abandon d'organe ? Éprouvais-je à rebours un désir charnel pour cette petite malade sans jambes rencontrée la veille ?

Mes yeux s'ouvrirent au plus grand dénuement.

Sur ma montre, par terre posée, je lus six heures et quart.

Maudit été trop clair, je ne me rendormirai pas, car tu es la saison où les pluies sont fugaces, où le vent les expulse, où le soleil triomphe.

Tout à l'heure, la véranda brillera, ma femme sera heureuse, portera une robe claire, qui fera cligner mes yeux, et me plaindra enfin d'être ce que je suis.

Mais un regret me vint, de l'été expiré. Il y avait déjà longtemps que l'ami qui sut le rendre beau s'en était allé, dans un train sans retour.

Je me souvins d'ombrages qui finirent en squelettes, des feuilles mortes tombées, d'un soleil rouge qui avait éclairé le visage extasié d'un roux, aimé malgré le froid...

Le silence absolu, le couloir désert, et mon corps sans mémoire : intemporalité totale.

Je remis ma montre à l'endroit, le temps et la mémoire reprirent leur place : Neuf heures du matin, en novembre.

De l'erreur, tant d'images et de commentaires. Le vrai ne me parlait pas.

Je dis : il fait froid, et cela fut, parce que de la fumée sortait de ma bouche.

Comme chaque matin, j'allais me diriger vers la pièce de mes vêtements, et choisir un des costumes gris, et une cravate grise, et aussi une pochette de couleur opposée, pour respecter la mode.

M'attendaient mon thé fort, mes rôties, toutes beurrées, le jambon fumé...

Mais mon cœur s'emballait, je claquais des dents, puis souffrais de la chaleur. Que me dis-tu, ô corps habitué à me suivre, certitude absolue, puisque toute vérité émise par l'image sort du cristallin, et qu'ainsi chacune de mes caresses est une onde de plaisir qui parcourt le monde ?

Les infirmes entrevus jamais n'avaient semé le doute sur cela.

Autres, ils vivaient, habitués à leur lit comme l'aimant au fer, espérant toujours en un état lointain, la santé, bien volé.

Lorsque je voyais couler mon sang dans une seringue, je pensais toujours que l'infirmière s'était blessée ; une gifle reçue, et j'en reçus nombreuses, par des inconnus, je la percevais comme un bruit très lointain, et je croyais toujours l'avoir donnée.

Comme nombre d'hommes, je confondais mon foie malade avec la mélancolie, ma rage de dents avec l'injustice, et mon plaisir avec la philosophie.

Mais ce battement fou, n'était-ce pas crainte, angoisse... La peur ?

Peur de quoi ? De qui ? De rien, peut-être, peur que tout aille bien ?

Je ne me voyais pas atteindre cette porte, son bouton me paraissait glissant, tourner dans le vide.

Je ne me voyais pas faire quelque chose, donc ce qui était nouveau était que je me voyais, et pour la première fois.

D'après la configuration de la pièce, je devais être suspendu au petit lustre à trois ampoules, dont une seule éclairait ; ma nuque se découpait, la tête pendait, comme pendant une décapitation bègue, mes mains suaient sur mes genoux, et je tremblais.

Un nuage noir passant devant la fenêtre détruisit une à une chaque flèche de lumière.

T'allumai la lampe et me vis dans le miroir du carreau : un mort dans un pyjama bleu, un mort d'âge moyen, vite oubliée ; dans ce tableau funeste, je décelai quelque chose de terrible, que je n'avais jamais vu, les courts cheveux tels une plaie, brillants, avec des reflets forts, le front bute, les yeux gonflés, la bouche atroce, à cracher ses entrailles, et les mains, qui se portaient au cou, comme pour mieux l'étrangler, ces mains jointes en prière, pour cacher cette bouche, et lorsque mes yeux voulurent contempler cette image impossible, le ciel s'éclaircit, et l'image s'évapora.

Le cœur entraîna avec lui cerveau, muscles, rate, et chacun vécut sa vie dans ma souffrance entière.

Je retombai sur le lit, pour revoir l'image, pour coucher la douleur, et je compris soudain la leçon du tableau : la jeunesse m'avait déserté.

Ce fut la vieille qui, à midi, me tira de mon second sommeil. Elle me tapota sur l'épaule : « Hé, votre lit ! »

Je dus lui murmurer de refermer le drap sur mon corps et que le linceul plein fût emporté.

Mais ses ordres stricts étaient de faire mon lit, et ma mort, et son transport ne lui incombait pas. Cette pugnacité domestique me força à disparaître, et je retrouvai ma femme, qui s'étonna de ne pas me voir habillé. Le dîner était prêt.

Lorsqu'elle s'approcha de moi, je vis l'âge sur son visage, certes guère celui d'une jeune fille.

La femme d'un homme de trente ans, habituée à son vice, debout par ses incubations, frémissante à l'idée d'une liberté impossible, dont le baiser avait le goût parcheminé des années de gâchis.

Ce baiser incongru, car ne venant pas de moi, je le devais à ma tenue hideuse, à mon regard vide, à mon délabrement. Et pourtant, cette géographie palpitante n'attendait qu'un mot de moi, à corps des femmes, qui es un lieu ! Ce mot, sans y pouvoir rien, je le réserve à mon masque funèbre, le liras-tu sur mes lèvres, à jamais prononcé ?

Je mangeai en silence, sans violence, elle vint me servir à boire ; nous étions unis, concentrés, attentifs ; dans la vibration de ces instants, le premier mot eût claqué comme drapeau au vent.

Au loin, invisible, la mer, sombre et violette, devant quelques chalets, un calvaire, une petite dune.

Nous nous observions avec bonne volonté, comme ceux aux postes frontières, avant l'armistice, vigilants et espérant.

Nous allions reconstruire lentement. C'est l'art humain.

Chacun prendrait sa place. La digue qui m'avait emporté, elle la reconstruirait plus loin, en silence, accroupie, voilée, obstinée.

Mais, non, décidément, je ne recevrais rien de cette femme devant moi.

Couchés chacun à un bout de la maison, en danger, parce que la mort peut surprendre à tout instant, nous étions morts

cent fois, en rêve, sans que l'autre s'éveillât, et les heures alourdies par l'oubli de l'autre, si légères en elles-mêmes, pesaient maintenant sur nous.

Que personne ne connaisse jamais plus le faux espoir, l'au secours entendu, qui n'était que sa voix, c'est mourir déjà ! Je te hais, parce que tu m'as vu : comment peux-tu me secourir ? J'attends de l'aide des inconnus, je me réfugierai dans l'amitié douteuse, dans la foi aveuglée, dans l'illusion d'ivresse ; je te hais d'être là, de n'être pas beauté, de n'être plus jeunesse, comment te pardonner cette offense que tu es ?

Cette face banale que j'ai illuminée ? Ce corps, auquel j'ai réservé les élans de ma chair, cet esprit que j'ai bien voulu supporter, cette voix dont je fis un conseil, ce passé, dont j'ai voulu, distrait, ce futur que j'ai tant reculé, il est impossible qu'il n'y ait plus d'amour dans cette détestation absolue de tout un être !

Ténèbres de lumière, rebours, tache claire, soupir de pendule, toi mon secours, selon la loi, femme mienne, que faire ou dire, un cillement d'yeux, qui ne m'arrache un cri ?

Mais l'épouse, délicate, se retira soudain, la nuque basse, m'évitant de clamer ce qu'elle avait compris.

Je finis mon repas, seul, puis allai me vêtir. Par crainte de la chambre, du lit et du sommeil, j'évitai la sieste.

Je demeurai en costume, assis dans mon salon, sans lire, ni penser, attendant un train pour nulle part. Quand cela ne serait plus possible, je me lèverais.

Longtemps après, elle revint pour sortir, gantée, en fourrure.

Elle tenait à la main un petit panier vide.

Elle me caressa le visage, et le chevreau m'émut.

Nous allions passer l'après-midi ensemble.

Personne sur la route.

Les arbres nus se fermaient dessus nos têtes, et de cette cage de bois, nous voulions fuir encore.

Elle fit tourner l'auto sur un chemin de terre, et s'arrêta lorsqu'il finit.

— Les beaux champignons !

— Les beaux sont tous mortels...

Toujours un mot d'esprit ! gloussa-t-elle.

Sans livre, par instinct, elle se mit à cueillir de quoi battre une omelette homicide ; on eût dit un ours s'ébrouant.

Je m'assis sur un rondin, et allumai ma pipe, mâle encens...

Elle allait de gauche à droite, occupée.

L'odeur de la forêt montait, obsédant charnier de belle saison, feu humide de couleurs, et le froid de la terre formait un espace entre elle et nous, sur lequel les poètes doivent marcher. Il eût pu pleuvoir de bas en haut.

Sous les feuilles, s'agitaient des grouillements, rampement d'un cadavre mal achevé ou câble devenu fou, épaisseur inquiétante, qui suivait son chemin.

Ainsi pensai-je à mon meilleur ami, André, ou plutôt à notre amitié de gros serpents se cherchant dans un unique Éden.

André, le roux, le colossal, le lutteur de foire, le peintre, aux yeux marais, à la main sablonneuse, l'homme qui a toujours deux uniques dans sa vie — deux femmes aimées exclusivement dans la même couche, deux Fois vraies dans la bouche — André le compagnon d'enfance, le sauveteur qui ne sait pas nager, l'étranger toujours proche, à l'amour familial, André, qui ne vient pas me voir.

Un jour qu'abattu par un mal imaginaire, il gisait dans son lit, j'arrivai le dernier, je vis, par le coin de la porte, deux